



HAL
open science

Soldats africains et question coloniale dans l'oeuvre d'Aragon

Corinne Grenouillet

► **To cite this version:**

Corinne Grenouillet. Soldats africains et question coloniale dans l'oeuvre d'Aragon. Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet, 2012, 13, pp.59-79. <hal-03147459>

HAL Id: hal-03147459

<https://hal.science/hal-03147459v1>

Submitted on 19 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

« Soldats africains et question coloniale dans l'œuvre d'Aragon »,

paru dans :

Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet n° 13,

Presses Universitaires de Strasbourg, 2012, p. 59-79.

Soldats africains et question coloniale dans l'œuvre d'Aragon

Corinne GRENOUILLET, Université de Strasbourg

L'inventaire des "nègres", Africains et autres personnages "de couleur" dans l'œuvre romanesque et poétique d'Aragon, est assez rapide à effectuer : ils sont en effet peu nombreux. Leur présence dans les romans tient aux impératifs du réalisme plus qu'à un souci ou un intérêt spécifiques de l'écrivain pour les questions africaines : intellectuel bourgeois, blanc et parisien, Aragon fut davantage tourné vers les mondes et les cultures européens (allemands, anglais...), russes, puis soviétiques, que vers l'Afrique ou l'Amérique, guère présentes dans l'œuvre. De nombreux travaux nous ont donné une idée des relations d'Aragon avec l'Est, relations politiques, culturelles, artistiques. Le Sud d'Aragon s'arrête aux frontières de l'Espagne¹ ; c'est vers le Sud du Sud et ultérieurement vers l'Ouest, en particulier les États-Unis, qu'il convient maintenant de se tourner.

Pourtant Aragon a été confronté à « l'autre » africain : durant les deux Guerres mondiales, il a été amené à côtoyer des soldats africains, à prendre conscience de leur condition, ou à admirer leur courage sous le feu. Ces expériences se traduisent dans les romans : un court épisode d'un roman tardif (*La Mise à mort*, 1965) aborde l'implication de troupes coloniales dans la Première Guerre mondiale, thème qu'il n'a encore jamais traité, pas plus que, frontalement, la Première Guerre mondiale, qui fut une expérience fondatrice pour lui, et pourtant longtemps *tue* ou n'apparaissant dans son œuvre que de manière oblique. Dans les années 1920 à 1930, il s'est penché sur la question coloniale, mais de manière superficielle si l'on peut dire. Les premiers romans du *Monde réel* dépeignent quelques "nègres" ou tirailleurs, comme en passant, tandis que la diégèse romanesque se penche sur deux crises coloniales majeures du début de siècle, Agadir et Fachoda.

L'épisode de La Horgne, décrivant la lutte acharnée et le sacrifice de soldats africains dans *Les Communistes* ressort alors dans toute sa singularité : il sera mis en parallèle avec un poème de circonstances de 1949, dans lequel

1. Voir *Aragon et les cultures étrangères, actes du colloque de Glasgow 1992*, Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2000, 224 p. (sur l'Espagne, l'Angleterre, la Russie) ; *Aragon et la Méditerranée. Var et poésie n° 5*, textes réunis par Michèle Monte, Université du Sud Toulon-Var, 2006 ; Annick Jauer, *L'Allemagne d'Aragon Aux confins de la nostalgie et du devenir*, Publications de l'Université de Provence, 2007 ; *Aragon et le Nord : créer sur un champ de bataille*, études réunies par Stéphane Hirschi et Marie-Christine Mourier, Presses Universitaires de Valenciennes, coll. « Lez Valenciennes » n° 37-38, 2006.

Aragon s'emploie à célébrer l'union des combattants, blancs et noirs, mineurs et Africains, au moment d'une visite à Paris d'hommes politiques africains. Quel est le sens, littéraire et humain, mais aussi politique de ces textes ?

Les soldats africains de la Première Guerre mondiale

Les romans – plus que les entretiens – nous offrent une transposition du vécu personnel. Dans *La Mise à mort* (1965), sur le mode du *mentir-vrai*, Aragon témoigne de sa probable première rencontre avec les soldats d'Afrique du Nord durant la Première Guerre mondiale

À la toute fin des hostilités (novembre 1918), Aragon fut cantonné à Fort-Louis (Ludwigfeste), vers Bischwiller au Nord de Strasbourg, épisode transposé dans le deuxième « Conte de la chemise rouge » intitulé « *Le Carnaval*¹ ». Le narrateur, le jeune soldat fictif Pierre Houdry, s'y prend d'amitié pour le « *méd.-aux.* » qui porte le nom d'*Aragon* : c'est en effet à ce titre qu'Aragon avait été incorporé 20 juin 1917 au Val de Grâce, avant d'être envoyé au Front à la fin de juin 1918. Or ce « *méd.-aux.* » est chargé d'ausculter et de soigner quelques trois cents soldats marocains, tous atteints à des degrés divers de tuberculose². L'épisode, qui occupe quelques pages du roman, narre sans doute la première rencontre réelle d'Aragon avec des Nord-Africains : il avait vingt et un ans. Le romancier n'en fait pas un thème central. Il se contente de brosser rapidement la rencontre entre un jeune médecin et ces « *géants en disponibilité de cimetière*³ ». Si le « *petit médecin* » constate avec horreur le déplorable état de santé de ces malades, qui toussent et crachent du sang, et sont « *truffés de tuberculose* », le commandant nie la gravité de la situation : la tuberculose, affirme-t-il, « *ils l'ont tous. Il vivent très bien avec, dans leurs montagnes*⁴ ». Le récit s'attache donc à signaler les préjugés racistes des officiers et manifeste une réelle empathie avec la déplorable situation sanitaire de ces soldats.

En mars 1919, le régiment d'Aragon, occupant Völklingen, un village de la Sarre, dut réprimer la révolte de mineurs allemands ; cet épisode est narré quarante ans plus tard dans *La Semaine sainte*⁵. Sa valeur est symbolique : l'auteur, faisant une intervention spectaculaire dans le récit de l'itinéraire de Géricault, met en parallèle son expérience personnelle en 1919 avec celle du peintre en 1815. Comme lui, il a découvert l'existence des « *autres* ». Il affirme avoir compris que la révolte des mineurs allemands « *exprimait tout ce*

1. Aragon, *La Mise à mort*, Gallimard, coll. « Folio », 1965, p. 279 et sq.

2. *Ibid.*, p. 303.

3. *Ibid.*, p. 304.

4. *Ibid.*, p. 305.

5. Aragon, *La Semaine sainte*, Gallimard, coll. « Folio », 1958, fin du chapitre X, p. 452.

qu'il y a de grand et de noble dans l'homme¹ ». Aucune mention n'est faite alors de soldats africains – l'occupation de la Rhénanie était pourtant octroyée aux troupes coloniales² – qui auraient pu constituer des « autres », pétri d'une altérité plus fondamentale.

Concernant la rencontre réelle d'Aragon avec des soldats africains, telle qu'on peut la reconstituer à travers ses romans tardifs, on peut donc dire qu'elle s'opéra sur le mode d'une extériorité empathique, et qu'elle ne fut pas décisive dans son évolution personnelle.

La Guerre du Rif ou la guerre à la guerre

Quelques années après la fin de la Grande guerre, la Guerre du Maroc ou *Guerre du Rif*, qui débute au printemps 1925, est une date décisive pour qui veut comprendre l'entrée d'Aragon en politique, puisque cet événement contribua à le tourner « vers le seul parti qui se dressât contre cette guerre », c'est-à-dire le PCF³.

Alors que les historiens d'aujourd'hui considèrent la guerre du Rif comme une des prémices des guerres d'indépendance du continent africain, donc une guerre de libération coloniale, les contemporains furent incapables d'en comprendre la juste valeur. Pour les surréalistes et la gauche en général, elle était condamnable dans la mesure où elle semblait rejouer, sur le continent africain (et en territoire colonial), l'affrontement qui venait de saigner l'Europe⁴. Du fait de sa rencontre avec des maghrébins quelques années auparavant, Aragon a-t-il fait montre d'une analyse plus informée ou plus sensible ? Il semble que non, si nous nous fions aux analyses de l'historien Charles-Robert Ageron. Aragon qui, le 2 juillet 1925, lors du banquet Saint-Pol Roux, harangua la foule aux cris, provocateurs, de « Vive l'Allemagne ! Vivent les Rifains », répondit en 1925 à l'enquête de la revue *Clarté* qui demandait aux intellectuels de faire connaître leur position. Sa réponse, violemment anti-nationaliste et anti-patriotique, fait résonner très clairement des positions anarchistes. Il reproche aux enquêteurs d'avoir employé « diverses expressions qui sont du langage nationaliste : indépendance, souveraineté nationale, droit imprescriptible des peuples à disposer d'eux-mêmes. Il n'y a pas de peuples pour moi, à peine si j'entends ce mot au singulier. [...] Je suis, Messieurs, à vos côtés

1. *Ibid.*, p. 454.

2. La présence de ces troupes colorées a suscité un imaginaire raciste qu'Aragon évoque par le biais de Betty, laquelle s'emporte contre ces « trois cent brutes qui vont contaminer les filles, les violer, leur faire des gosses » (*La Mise à mort*, *op. cit.*, p. 306).

3. Aragon parle avec Dominique Arban, Seghers, 1968, p. 88

4. Charles-Robert Ageron, « La presse parisienne devant la guerre du Rif », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, année 1977, volume, 24, numéro 1, p. 7-28.

contre la patrie¹ ». Rien ne distingue les positions d'Aragon de celles d'une fraction de l'extrême gauche anarchiste et communiste. Les deux convergent, note Charles-Robert Ageron, dans le mot d'ordre central de guerre à la guerre.

Pas plus que les socialistes du Cartel, que les communistes ou que les autres surréalistes, Aragon ne connaît la situation exacte au Maroc, ni la nature de la révolution nationale et religieuse prônée par 'Abd El-Krîm. Il ne sort pas du lot commun fondé sur l'« européocentrisme » et « l'ignorance quasi absolue des réalités maghrébines² ». C'est l'hostilité à la guerre en général qui le mobilise contre la guerre du Maroc, non pas le désir que le Maroc devienne un pays indépendant.

Ses positions évoluent toutefois vers un anti-colonialisme plus marqué.

L'Exposition coloniale

L'Exposition coloniale internationale et des pays d'outre-mer, qui eut lieu au Bois de Vincennes entre mai et novembre 1931, fut un événement sans précédent par son gigantisme, les festivités qui y furent déployées, la propagande impériale dont elle fut le support autour de l'idée de la « plus grande France », et l'enthousiasme unanime de la presse, de l'extrême droite à la gauche. Contre cette énorme machine idéologique et médiatique, communistes et surréalistes eurent peine à se faire entendre, par un tract « Ne visitez pas l'exposition coloniale » et une contre exposition « La vérité sur les colonies » qui attira 5000 visiteurs (soit... 6600 fois moins de visiteurs que l'Exposition elle-même) si on considère que les 33 millions de tickets vendus correspondirent à autant de visiteurs³.

Dans ce contexte, « Mars à Vincennes », publié par Aragon dans *Persécution Persécuteur* (1931⁴) exprime une prise de position originale, et se trouve d'ailleurs très souvent cité par les historiens, qui en retiennent en général le dernier vers (« Il pleut il pleut à verse sur l'Exposition coloniale »). Aragon y établit des concordances entre la réalité coloniale de 1930 et l'obscurantisme, l'intolérance, la cruauté de notre passé "national" (« Nous sommes toujours au temps de l'hérésie albigeoise / On roue encore en grève ») ; il renverse la polarité sauvage/civilisé : la « Religion catholique » et la « Troisième République »

1. Aragon, « Réponse à la question : Que pensez-vous de la guerre du Maroc », *Clarté*, juillet 1925, dans *Chroniques I : 1918-1932*, éd. établie par Bernard Leuilliot, Stock, 1998, p. 242.

2. Charles-Robert Ageron, « La presse parisienne devant la guerre du Rif », art. cité, disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remmm_0035-1474_1977_num_24_1_1418. Consulté le 24 mai 2011.

3. Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, « 1931 ! Tous à l'expo », *Le Monde Diplomatique*, n° 562. Charles-Robert Ageron estime, lui, que ces 33 489 000 tickets vendus correspondirent à huit millions de visiteurs réels – plusieurs tickets étant en effet exigés pour les visites (« L'exposition coloniale de 1931. Mythe républicain ou mythe impérial ? » dans Pierre Nora, *Les Lieux de Mémoires, Tome 1 La République*, Gallimard, 1984, p. 577)

4. Aragon, *Persécution Persécuteur*, L'OP2, t. 2, livre V, p. 559.

portent un « anneau dans le nez ». Le poème explicite enfin la nature du lien colonial : « *spoliations lointaines* » en faveur des « *insatiabilités d'Indre-et-Loire* », rôle économique de l'église, égalité de façade entre Français et Indigènes, recrutement de soldats...

Dans les années 1930, les positions anti-coloniales d'Aragon s'affermissent, même si elles restent, dans une certaine mesure, théoriques : il ne s'est pourtant pas fait le héraut du combat anti-colonialiste, et s'est peu tourné vers le monde noir africain ou Nord-Africain.

Du côté du Monde réel

Les textes de la période surréaliste révèlent une absence totale de référence à l'Afrique¹, au monde ou à l'art nègres, au jazz, ce qui peut sembler étonnant lorsqu'on connaît la filiation apollinaire d'Aragon et l'intérêt d'Apollinaire, de l'esprit nouveau, du dadaïsme et du cubisme pour l'art nègre.

La dénonciation de l'esprit colonial se retrouve dans les romans du *Monde réel*, à travers un éparpillement d'allusions aux représentations et à l'imaginaire d'une France se rêvant Empire. L'Afrique constitue un ailleurs colonial assez vague où certains personnages ont vécu, en particulier les militaires ; c'est le cas d'Avoine dans *Les Communistes* qui avait été « *envoyé en Algérie, dans les bureaux* », puis avait préparé le concours d'administrateur des colonies. Mais Aragon n'accompagne jamais ses personnages en Afrique². D'ailleurs, Avoine et sa femme « *attendaient de revenir à Paris, Mme Avoine supportait très mal le climat nord-africain* » (C, 3^e Partie, XXIII, p. 506³). Quant à la sœur de Marguerite Corvisart, elle y fut emportée par « *les fièvres* », ainsi que s'en plaint sa mère : « *Je n'ai jamais su comment ma petite Marthe est morte, là-bas, chez les nègres...* » (C, 2^e Partie, V, p. 188).

L'Afrique n'intéresse les protagonistes (et l'auteur) qu'à titre d'excroissance territoriale où se jouent des affaires politiques (et parfois économiques) de l'Europe. Deux épisodes à cet égard reviennent de manière significative dans *Les Cloches de Bâle* et *Les Voyageurs de l'Impériale* : la crise franco-anglaise de Fachoda, datant de 1898, et la crise d'Agadir en 1911 au cours de laquelle s'opposèrent Français et Allemands.

1. Excepté trois allusions éparpillées dans « Soifs de l'Ouest » (*Feu de joie*), « Déjà des férocités » (*Dadaglobe*) et « Bouée » (*Le Mouvement perpétuel*).

2. Faut-il y voir un lien avec le refoulement d'une histoire familiale, comme me le suggère Roselyne Waller ? : le grand-père d'Aragon, Fernand Toucas Biglione, né en 1847, fut en effet préfet à Guelma (en Algérie) en 1887, avant d'être mis en disponibilité le 5 octobre 1888 (*Album Aragon*, iconographie choisie et commentée par Jean Ristat, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 22).

3. Aragon, *Les Communistes*, version originale, éd. Leuilliot, Stock, 1998, 3^e Partie, XXIII, p. 506. En raison de la fréquence des références à cette édition, elle sera désormais abrégée en C et citée entre parenthèse dans le texte.

Quatre allusions sont faites à la crise de Fachoda dans *Les Voyageurs* (qui se déroule entre 1889 et 1914). Aragon établit un parallèle entre les deux événements (Agadir et Fachoda) qui ont opposé sur le territoire africain les puissances coloniales : « *on s'arrangera avec les Allemands comme avec les Anglais. Souvenez-vous de Fachoda*¹ ». Dans *Les Beaux Quartiers* aussi les deux épisodes sont associés dans une même « *rancœur*² » : il va de soi que ce ressentiment est celui des militaires, parfois coloniaux, non du narrateur. Dans *Les Cloches de Bâle*, Fachoda est un vague souvenir de la geste impériale dont se glorifie Mme de Lérins, personnage stupidement nationaliste : « *quand Mme de Lérins avait dit que c'était en Afrique, et que le capitaine Marchand avait été sublime, elle était au bout de son rouleau*³ ».

Quant à la crise d'Agadir de 1911, déclenchée par la démonstration d'une canonnière allemande dans la baie d'Agadir, révélatrice des tensions entre la France et l'Allemagne qui devaient aboutir à la Grande guerre, un texte éponyme d'Aragon datant de l'époque surréaliste tend à en faire l'événement marquant d'une génération⁴. *Les Voyageurs de l'impériale* comporte cinq allusions à cette crise⁵ qui fut réglée par la diplomatie et un échange contesté de territoires entre les deux nations : « *cette négociation* » se plaint un espion allemand « *nous a coûté le Maroc contre des terrains discutables au Congo...*⁶ ». Agadir ne vaut donc pas comme territoire africain, comme ailleurs colonial, mais comme symptôme du malaise régnant entre la France et l'Allemagne : « *la terreur de la guerre saisit le monde à la gorge*⁷ ».

Aragon s'attache à souligner que les intérêts économiques coloniaux des puissants (le constructeur automobile Wisner) en font une sorte de caste supranationale soucieuse de son seul profit, et prête à exploiter, sans scrupules, les ressources africaines⁸. Plusieurs personnages cherchent d'ailleurs à placer leur argent en Afrique et à le rentabiliser : « *L'Afrique du Nord, tout de même, c'est l'avenir de la France...* » se dit ainsi un sous-préfet des *Beaux Quartiers*⁹.

Lire Aragon nous plonge dans un univers où l'image de l'homme noir, souvent présente, traduit un racisme latent qui est celui de la société toute entière. À une époque (la nôtre) où le politiquement correct a interdit la dénomination de *tête de nègre* pour de délicieuses friandises enrobés de chocolat

1. Aragon, *Les Voyageurs de l'impériale*, Gallimard, coll. « Folio », 1948-1965, « XX^e siècle », VI, p. 495.

2. Aragon, *Les Beaux Quartiers*, Denoël, coll. « Folio », 1936-1965, « Paris », I, p. 262.

3. *Les Cloches de Bâle*, Gallimard, coll. « Folio », 1934, p. 73.

4. « Agadir », fragment d'un *Projet pour une histoire de la littérature contemporaine (août 1922 et février 1923)*, dans *Littérature* n° 9, février 1923 – *L'OP* 2, p. 488.

5. Aragon, *Les Voyageurs de l'impériale*, *op. cit.*, p. 495, p. 496, p. 645, p. 682 et p. 743.

6. *Ibid.*, p. 645.

7. *Ibid.*, p. 495.

8. Par exemple dans *Les Cloches de Bâle*, Gallimard, coll. « Folio », 3^e Partie, IX, p. 333.

9. Aragon, *Les Beaux Quartiers*, *op. cit.*, 1^{ère} Partie, XXIV, p. 213.

noir, il nous semble désuet de rencontrer des *nègres de foire* dans *Les Cloches de Bâle* ou *Aurélien*¹. L'Afrique peut faire rêver les personnages d'une rêverie vague et approximative². Mais l'exotisme colonial, incarné par un Pierre Loti honni par Aragon dans ses textes théoriques³, est pratiquement inexistant dans les romans, ou objet soumis à l'ironie, qu'il s'agisse de la collection de timbres de Guy dans *Les Cloches de Bâle*, des souvenirs rapportés par Thérèse Respellière de Cochinchine « où elle avait couché tant et plus, plus ou moins au su de Respellière, avec les officiers de son mari⁴ » (Thérèse est d'ailleurs une lectrice de Loti), du goût prononcé du forgeron Avril pour les négresses, ou des objets des appartements des quartiers militaires de Paris rapportés d'Algérie ou de Chine⁵... Dans tous les cas, Aragon ne se prive pas de ridiculiser l'imaginaire colonial de ses personnages, de révéler la violence des rapports de domination coloniale⁶, de jouer avec les représentations racistes ou fantasmatiques, en particulier sexuelles – chez la manucure de Carlotta ou le forgeron Avril : « ... quand on a goûté des négresses, les blanches, Monsieur Armand, ce n'est plus ça, c'est fade, c'est du tous les jours...⁷ ». Quelques récits de coloniaux rappellent la cruauté et le racisme des relations avec les indigènes :

le cousin Bruyère racontait comment au Sénégal, à Dakar, il était indispensable, si on voulait continuer à être respecté, que quand on croissait un indigène sur un trottoir on l'en fit descendre à coups de cravache : sans cela, ils deviendraient familiers⁸.

En dehors d'*Aurélien*, on croise quelques "nègres" qui appartiennent à la réalité sociale du temps, au décor parisien, tels aux Folies Bergères, un « nègre en fez tapa[nt] à tour de bras sur un tambourin pour appeler les amateurs à la danse du ventre⁹ » ou le « nègre avec un cuir sur des pantalons de toile sans couleur » de toute évidence un ouvrier (forgeron) des usines Wisner qu'Aragon décrit à deux reprises riant. S'il sacrifie peut-être lui aussi à un cliché raciste (les nègres rient beaucoup car ce sont de grands enfants, comme le suggère la célèbre publicité pour le chocolat en poudre Banania), il le réactive poétiquement et, pour ainsi dire, le prolétarise : « Et le nègre riait doucement au comptoir dans ses doigts pâles comme l'aube des usines » (C, 1^{ère} Partie, XXII, p. 125).

1. Dans *Les Cloches de Bâle*, *op. cit.*, p. 382 ; dans *Aurélien*, l'appartement de Mary de Perseval est décoré d'un nègre de foire (chapitre VI).

2. Armand dans *Les Beaux Quartiers*, *op. cit.*, p. 114.

3. Dans *Pour un réalisme socialiste* (1935) en particulier.

4. Aragon, *Les Beaux Quartiers*, *op. cit.*, p. 90

5. *Ibid.*, p. 262.

6. Aragon, *Les Cloches de Bâle*, *op. cit.*, p. 94.

7. *Les Beaux Quartiers*, *op. cit.*, p. 117. Pour Babette, la manucure, voir p. 466.

8. *Les Cloches de Bâle*, *op. cit.*, 1^{ère} Partie, VI, p. 94.

9. *Ibid.*, p. 304.

Quelques tirailleurs sénégalais (dont la plupart, comme on le sait, n'étaient pas originaires du Sénégal) défilent dans *Les Beaux Quartiers*, « avec leurs guêtres blanches, leurs fez rouges et toute la buffleterie, dont les gueules noires et émerveillées, suantes déjà [...] »¹. Carlotta assiste à la revue du 14 juillet 1913 à Longchamp, qui permet à Aragon d'énumérer et décrire les différents peuples composant l'armée coloniale et de rappeler, par le biais d'une *vox populi* diffuse, les stéréotypes qui leur étaient attachés (« le péril jaune » à propos des Annamites², « la mission civilisatrice de la France »³) et l'idéologie de la militarisation à outrance que cette revue entendait promouvoir. Dans *Aurélien*, le lecteur aperçoit le général Mangin au vernissage du peintre Zamora au chapitre XL, sans qu'aucune allusion ne soit faite à sa célèbre théorie de la « force noire », qui donna son titre à son livre éponyme paru en 1910⁴.

Ce général très connu, ennemi de Pétain, type même de l'officier colonial autoritaire, courageux, contesté et admiré, fut aussi celui qui commandait l'armée qui avait occupé la Rhénanie à partir de novembre 1918. Aurélien comme Edmond Barbentane ont appartenu à « l'armée Mangin »⁵ et le second se souvient d'une rencontre avec ce Général peut-être empruntée à la biographie d'Aragon, mais qui ne fait pas intervenir de soldats noirs⁶.

Mangin nous conduit au général Corap, commandant de la 9^e armée « honteusement limogé » en mai 1940 et dépeint dans *Les Communistes* (I, p. 711⁷)... fréquemment nommé « l'homme de la guerre du Rif », il est présenté comme un homme de terrain (« parti en avant, pour se rendre compte ») et un « chef de guerre », mais aussi comme un anti-communiste viscéral, dont Aragon souligne la cohérence idéologique : il est passé de l'écrasement des Rifains à l'anticommunisme...

1. *Les Beaux Quartiers*, op. cit., p. 612.

2. *Ibid.*, p. 609.

3. *Ibid.*, p. 612.

4. Mangin, qui avait participé à l'expédition Marchand à Fachoda, s'était fait le chantre d'une armée noire, avait proposé de recruter 5000 tirailleurs sur 4 ans portant l'effectif à 20000, puis préconisé un appel des jeunes Africains entre 20 et 28 ans qui permettrait de mobiliser 500 000 soldats, ce que confirmera un décret de 1912

5. *Aurélien*, op. cit., XL, p. 348.

6. « Il engueulait les types du génie qui ne comblaient pas les trous assez vite... Il avait cette gueule-là... raide comme un piquet... », *Ibid.*

7. Dans la version de 1966 : *OR Pléiade*, vol. 4, partie IV, chapitre XIII, p. 145.

Les soldats africains de la Seconde Guerre mondiale

Plusieurs chapitres de la 5^e partie des *Communistes* [devenue la 4^e dans la version réécrite] font intervenir des spahis marocains et algériens ou des zouaves. Des tirailleurs dits sénégalais apparaissent dans le prologue qui se déroule à la frontière espagnole en 1936.

Leur évocation a d'abord une valeur historique et référentielle : dans ce qui devient un roman militaire, Aragon ne peut méconnaître la présence de milliers de soldats venus d'Afrique. En 1939, l'Afrique du Nord fournit 12 divisions essentiellement composées de régiments de tirailleurs algériens, marocains et tunisiens, soit un effectif de 340 000 hommes. Quant à l'Afrique Occidentale, elle fournit un contingent de 100 000 soldats : 17 000 d'entre eux trouvèrent la mort en juin 1940¹. Cette présence dans le roman a aussi une valeur de reconnaissance militaire, humaine – voire politique, qu'il faut interpréter dans le cadre du mépris et de l'ingratitude de la France d'après-Guerre pour ces soldats.

Ce qui nous apparaît aujourd'hui comme des faits historiques dûment établis (la participation massive des soldats d'Afrique aux grandes batailles de la Seconde Guerre, en particulier leur action décisive dans la Libération de la France) a été très rapidement gommé par les pouvoirs publics après la Libération : un documentaire de Mike Thomson sur la BBC rappelait, en 2009, comment les soldats africains furent délibérément écartés des troupes destinées à libérer Paris alors qu'ils formaient 65 % des Forces Françaises libres ; la blancheur des troupes fut la condition imposée par le commandement allié à De Gaulle qui voulait que des Français conduisent la Libération de Paris². Ce blanchiment avait touché aussi des régiments de tirailleurs après les durs combats menés dans les Vosges en automne 1944. Le film *Indigènes* a fait connaître au grand public en 2006 ces épisodes peu glorieux, tel le scandale du gel des pensions militaires des soldats africains après 1959 (on parle aujourd'hui de la « décrystallisation » de ces pensions). Deux massacres ont d'autre part entaché la période de la Libération, Thiaroye et Sétif. Le retour forcé en Afrique vers Dakar (à Thiaroye-sur-Mer) de tirailleurs sénégalais libérés des camps de prisonniers allemands et qui ne parvenaient pas à toucher leur solde, déclencha une révolte réprimée dans le sang les 1^{er} et 2 décembre 1944³. Quant au massacre de Sétif, en mai 1945, il fit suite aux manifestations nationalistes célébrant la chute de l'Allemagne nazie le 8 mai ; coïncidant avec la

1. Dominique Lormier, *C'est nous les Africains, l'épopée de l'Armée d'Afrique 1940-1945*, Calman-Lévy, 2006.

2. Mike Thomson, « Paris liberation made "whites only" », 6 avril 2009, <http://news.bbc.co.uk/2/hi/europe/7984436.stm>. Consulté le 27 mai 2011.

3. Officiellement 35 tirailleurs furent tués, une centaine blessés – ce fut un massacre commis sur des hommes désarmés. Voir Yves Benot, *Massacres coloniaux*, La Découverte, 2001, p. 77 et Charles Onana, *La France et ses tirailleurs*, éditions Duboiris, 2003.

Libération de la France, il passa inaperçu en métropole malgré les milliers de morts¹. Ce fut donc par deux massacres, le second particulièrement sanglant, que la France remercia ses soldats africains : ceux-là prendront bientôt une valeur patriotique déterminante dans les pays concernés et ultérieurement, dans le cas de Sétif, dans le ressentiment de l'Algérie envers la France.

Les pages d'Aragon revêtent donc un sens d'hommage très fort et plutôt insolite en cette période d'après-guerre centrée sur la célébration de la lutte des résistants français, en particulier au sein du *Parti des fusillés* ; pour mesurer leur originalité, il conviendrait d'examiner les récits de guerre parus à la même époque, enquête que nous n'avons malheureusement pas eu le temps de mener. Robert Merle, par exemple, n'évoque pas de soldats africains dans son *Week-end à Zuydcoote* (1949), seulement des Français et des Tommies...

La Horgne

Cet hommage est particulièrement flagrant dans la narration des violents combats qui opposèrent les soldats « indigènes » (Aragon n'utilise jamais le terme) aux Allemands à la Horgne.

Située à une quinzaine de km au Sud de Charleville-Mézières, et autant au Sud Ouest de Sedan, cette petite commune ardennaise aux abords de Poix-Terron a été le lieu de combats acharnés entre l'armée de Guderian qui avait percé les lignes françaises le 13 mai 1940 à Sedan et les hommes de la 3^e brigade du colonel Marc, du 2^e régiment de spahis algériens du colonel Burnol, et du 2^e régiment de spahis marocains du colonel Geoffroy. Résistant deux jours aux assauts conjoints de l'aviation et de la 1^{ère} Panzerdivision, les spahis furent encerclés, et durent se replier le 15 mai. 700 d'entre eux furent tués ainsi que les colonels Burnol et Geoffroy. Un monument, érigé en 1950 et qu'Aragon a donc vu lorsqu'il s'est rendu à La Horgne en janvier 1951, porte l'inscription : « À la gloire des Spahis morts au champ d'honneur. Ici, le 15 mai 1940 la 3^e Brigade de Spahis montés (2^e Algériens et 2^e Marocains) s'est sacrifiée pour briser l'avance de la 1^{ère} Division blindée allemande. La Horgne 15 mai 1940. »

Dans *Les Communistes*, Aragon souligne à la fois la vaillance et le courage de ces soldats, mais aussi le fait qu'ils furent littéralement sacrifiés, sans que leur mort ait pu arrêter un ennemi infiniment mieux armé et encadré qu'eux.

La première mention de ces troupes africaines figure dans la 5^e partie du roman² au moment de l'entrée en Belgique des troupes françaises :

1. Les Algériens évoquent le chiffre de 45 000 morts ; il y en aurait eu entre 8 000 et 10 000.

2. Dans la version originale. Dans la 4^e dans la version de 1966.

Avec leurs chéchias beiges, le casque au côté, ces spahis à la haute ceinture dont on a fait un groupe de reconnaissance, étonnent les gens de Ghyvelde. [...] L'armée française entrait en Belgique, comme si on avait rompu une digue à des eaux joyeuses... Les chevaux ! Filleke ! Ça est des troupes d'Afrique !

(V, p. 705-706¹)

Au plan référentiel, l'écrivain s'efforce de pallier les carences du lecteur en matière d'unités militaires, en mettant en scène les interrogations d'un jeune soldat inexpérimenté : « *On est entré en Belgique avec l'ordre d'occuper la position avancée deux jours, pour battre en retraite sur le front organisé, je crois, par une DINA... – Qu'est-ce que c'est, une DINA ? Une division d'infanterie nord-africaine, voyons.* » (IV, p. 731). Il prend soin, d'autre part, de mêler à ces unités nord-africaines des personnages « métropolitains » bien connus du lecteur, de surcroît des communistes : Pezet le viticulteur de l'Aude et Oustric l'instituteur, appartiennent l'un et l'autre aux spahis du colonel Marc, le premier aux Marocains, le second, « *seul européen de la troupe* », aux Algériens (III, p. 726). Leur présence à La Horgne permet la dramatisation de l'épisode.

Ces troupes nord africaines sont l'objet d'un investissement sémantique et idéologique très fort. Aragon met tout d'abord en valeur la beauté physique de ces soldats, « *grands hommes aux belles dents* », aux « *hautes silhouettes* » (III, p. 722), et l'élégance pittoresque de leur tenue qui leur confère une véritable majesté renforcée par le fait qu'ils progressent sur des chevaux. Il en fait ensuite des *taiseux*, d'un silence qui tranche sur l'agitation et les palabres des gradés, métropolitains bien sûr, et leur confère une placidité étonnante dans des circonstances dangereuses : « *Des avions les ont attaqués en route. Ils tiraient dessus, de leur selle, sans plus.* » (V, p. 741).

Une indication récurrente rappelle qu'on exigeait beaucoup plus des soldats d'Afrique que des autres, en particulier des étapes plus longues et épuisantes : « *Faites doubler l'étape des DINA, ce sont des soldats capables de fournir un bel effort... tous ces Africains sont de bronze....* » (III, p. 723) ; « *Les DINA, c'est une idée favorite du commandement, sont des unités auxquelles on peut demander de longues étapes, plutôt qu'aux formations métropolitaines.* » (X, p. 794).

Cette pratique militaire, attestée, s'appuyait sur des préjugés racistes bien enracinés, lisibles par exemple sous la plume du général Mangin. Le théoricien de *La Force noire* se montre persuadé de l'aptitude innée des Africains pour le combat : « *Le Noir naît soldat* ». Robustes et vaillantes, les troupes nord africaines sont ainsi considérées comme du bétail qui n'a pas à être ménagé ; Ara-

1. Désormais, toutes les références entre parenthèses renvoient à la 5^e partie des *Communistes* (édition originale, *op. cit.*).

gon place d'ailleurs le terme de « *cheptel* » dans la bouche d'un officier supérieur (non identifié) : « *Algériens et les Marocains, un extraordinaire cheptel pour le calme et la dignité, des grands hommes patients et solides... On pouvait leur demander beaucoup.* » (III, p. 725). L'écrivain rappelle le racisme latent qui s'exprime ici ou là chez les officiers français qui commandent les soldats africains (III, 722). Quant aux Allemands, la narration de la bataille de La Horgne, qui les montre lancer des grenades et s'enfuir en courant et en criant « *Schwarze ! Schwarze !* » (IX, p. 787), met en scène le racisme officiel du nazisme qui tenait les *Schwarze* pour une variété de sous-hommes méprisables. Dès les années vingt, la campagne propagandiste nazi sur le thème de la honte noire (« *die schwarze Schande* ») dressée contre la présence des troupes coloniales en Allemagne après le traité de Versailles¹ s'appuyait sur un imaginaire raciste : les Noirs étaient à la fois honnis parce qu'ils représentaient une race inférieure et craints pour leur vaillance sanguinaire².

Aragon montre que le racisme ne sévit pas que du côté allemand : parce qu'elles sont composées de soldats africains, ces troupes sont destinées à être exposées aux plus grands dangers, voire à l'anéantissement. Il fait entendre les commentaires d'un officier d'artillerie commandant les tirailleurs algériens d'une DINA réagissant aux fanfaronnades d'un général à propos des Allemands (« *Vous allez voir comment on va les recevoir* ») :

Les recevoir ? Avec quoi, nos poitrines ? "Tenez, lieutenant, on nous a mis ici en enfants perdus. Le QG ne regrettera pas les bicots tombés... ni leurs cadres !"

(III, p. 772)

Les ordres donnés montrent que l'État-major n'a pas hésité à sacrifier des hommes qui, dans le fond, étaient méprisés. Aragon utilise le terme fortement connoté d'*holocauste* pour décrire la fin tragique de tout un escadron de spahis marocains à La Horgne. C'est sur leurs chevaux que « *les spahis de Marrakech ont été jetés en holocauste aux chars. Pas un n'est revenu...* » (XI, p. 815-816). Claude Simon a souligné lui aussi, dans *La Route des Flandres*, la disproportion saisissante entre les moyens d'action des Français et ceux des Allemands – d'un côté des chevaux (le terme de *spahis*, d'origine turque, désigne des cavaliers), de l'autre des avions et des panzers, comme on peut le voir aussi chez Aragon (V, p. 747). Le sacrifice des soldats africains a été accompagné et

1. Dès 1920 se développe une campagne de diffamation contre les occupants noirs, accusés de violer les femmes allemandes, commettre des atrocités, ou propager la syphilis et la tuberculose.

2. Quant au courage des soldats africains, le lieutenant-colonel Balck, commandant le 1^{er} régiment de fusiliers allemands à La Horgne, lui rendit hommage : « *Je me suis toujours battu contre tous les ennemis dans les deux guerres, et toujours au cœur des batailles. Rares sont ceux qui ont combattu de façon aussi remarquable que la 3^e brigade de spahis* » (Témoignage cité par Dominique Lormier, *C'est nous les Africains... op. cit.*, p. 29).

rendu possible par un discours mystificateur qu'Aragon fait entendre en le soumettant à l'ironie. Il est le fait des généraux, tel Billotte : « *tous ces Africains sont de bronze* » (III, p. 723), et plus largement du GQG : « *Les tirailleurs algériens [...] sont ces soldats d'élite sur lesquels le Grand Quartier général compte pour recevoir l'assaut des panzers* » (III, p. 721). Cette mythification du soldat africain est une mystification, destinée à oblitérer une réalité beaucoup plus sordide : la mort certaine vers laquelle on l'achemine.

Ces personnages ne sont pas véritablement individualisés bien qu'Aragon prenne soin de les nommer. Pourtant on sent que l'écrivain s'intéresse à eux comme *autres*, c'est-à-dire comme représentant d'un *autre peuple*, avec des coutumes et un *habitus* différents, dont la présence sur les champs de bataille métropolitain pose question au communiste. Il met ainsi en évidence leur origine lointaine : « *Eux qui naquirent de femmes voilées dans les villes brûlées et lointaines... Tlemcen ou Marrakech...* » - VIII, p. 776), la pratique d'une autre langue et des rites spécifiques, notamment mortuaires (XI, p. 812).

Il s'agit de montrer l'extériorité de ces soldats nord-africains, non pour la juger, mais pour dresser un constat des décalages, parfois cocasses ou insolites, entre leur situation et des références militaires enracinées dans l'histoire de France :

Le mot de passe est aussi étrange que tout le reste. Deux spahis marocains, à la porte du colonel, se saluent de l'arme, et quand l'un a dit : Bouvines, l'autre répond : Philippe Auguste.

(VIII, p. 776)

Le fait d'avoir choisi Oustric et Pezet comme point de focalisation permet à l'écrivain de poser la question de l'implication militaire et du patriotisme de ces soldats coloniaux, examinée d'un point de vue communiste. Ce qui frappe est en effet leur absence de compréhension de la situation, une sorte de naïveté liée au fait qu'ils viennent de loin et surtout qu'ils n'ont pas eu l'occasion d'être éclairés par le Parti. Ils sont donc facilement manipulables ; les tirailleurs sénégalais qui apparaissent dans le Prologue des *Communistes*, chargés de contrôler l'entrée sur le territoire français des réfugiés espagnols en 1936 sont ainsi sous l'influence de leur supérieur, bien évidemment hostile aux Rouges, caractéristique d'une grande partie des officiers du roman¹. Les préjugés des personnages communistes sont fondés eux aussi sur des considérations racistes, mais positives. Les communistes voient ainsi les indigènes d'un œil favorable : « *parce que les indigènes, c'est sans méchanceté, pas comme les autres, politiquement...* », pense Oustric (III, p. 723). Leurs qualités humaines feraient donc d'eux d'excellents communistes s'ils étaient dirigés cor-

1. Voir C, Prologue, p. 12.

rectement ; ils possèdent en effet la discipline, vertu militaire mais également militante, et l'énergie, c'est-à-dire la force vitale indispensable à l'action¹. Le déroulement des pensées de l'instituteur communiste Oustric est l'occasion, pour Aragon, de réaffirmer la suprématie de la lucidité communiste sur l'aveuglement de ceux qui ne sont pas de ce bord ou de ceux qui, comme les Arabes, certes des « *gens magnifiques* » et de « *braves types* », ne comprennent pas les choses telles qu'elles sont en réalité. Contrairement aux militants communistes métropolitains, les soldats nord-africains n'ont pas eu accès à la compréhension profonde de la situation, historique, politique et militaire, que suscitent l'engagement dans le parti et la culture communiste : « *Nous, seulement, on a appris le sens du monde. On a un but. Eux, pas. Bien que je le voie, leur but, il me crève les yeux. Pas eux...* » (XI, p. 804-805).

Les pensées d'Oustric ne s'arrêtent pas sur le cas des soldats arabes : elles glissent ensuite sur le cas des deux colonels qui trouveront la mort dans les combats de La Horgne... admiration pour leur vaillance et leur sens de l'honneur – espoir qu'un jour, ce type d'officiers « *travaille[nt] avec le peuple* » (XI, p. 805).

À aucun moment, les personnages communistes n'envisagent donc ces Africains sous l'angle d'une altérité qui pourrait leur faire prendre une voie autre que celle de la défense de la Nation française ; cette option nationaliste, celle de « La Plus Grande France », fut d'ailleurs encore défendue par le Parti dans les années d'après-guerre jusqu'au tournant de 1947². Pourtant la question affleure dans l'esprit du perspicace Oustric, au moment précisément où la guerre est en train de « *changer de caractère* » :

«... Est-ce que c'est notre affaire d'être ici ? Oustric hocha la tête :
 “Et eux... tu crois ?” Il montrait leurs camarades, algériens et marocains, s'affairant à mettre en état la position, et ça voulait dire, eux, avec leur pays, les leurs là-bas... est-ce que tu ne crois pas que c'est encore plus fou ? Nous, c'est la France qu'on défend.”

(XI, p. 801)

Plus loin, Oustric entrevoit même que ces hommes « *pourraient nous haïr* » (XI, p. 804) : le personnage semble anticiper, très fugacement, les prémices de la décolonisation, mais cette intuition anachronique prêtée par Aragon à son personnage n'est pas exploitée. Les Africains des *Communistes* apparaissent essentiellement comme une des composantes, héroïques, de la

1. Voir les pensées d'Oustric dans C, 5^e partie, XI, p. 804-805 ou dans la version de 1966, 4^e partie, XXIII, p. 282.

2. Catherine Coquery-Vidrovitch et Charles-Robert Ageron, *Histoire de la France coloniale, t. III Le Déclin*, Armand Colin, coll. « Agora Pocket », 1991, p. 207 et p. 307.

lutte contre les Allemands et payent de leur vie les carences stratégiques de l'état-major.

Un tombeau

Aragon s'est rendu sur les lieux des combats ; une petite nécropole militaire est érigée à proximité de l'église de La Horgne, mêlant tombes musulmanes et tombes chrétiennes, noms français et noms arabes. Un mémorial national des spahis y a été dressé en 1950, à l'initiative du *burnous*, une association amicale des spahis fondée en 1895, qui rappelle le « sacrifice » de la 3^e brigade devant la 1^{ère} Division blindée allemande ¹.

Il est vraisemblable qu'Aragon y a recopié la liste de noms qu'on peut lire au chapitre XI (*C.*, 5^e partie, XI, p. 801). Sa démarche participe, à sa manière, littéraire, du tombeau dressé à ces soldats. La liste de noms fait penser à celle d'un monument aux morts. Entrons plus précisément dans la fabrication de ce tombeau.

Il n'est qu'un épisode parmi d'autres, construit sur le mode simultanériste de fragments présents dans trois chapitres de la 5^e partie (chapitres VIII, IX, XI). Tout concourt à l'élaboration de figures héroïques à commencer par la convergence des points de vue de personnages de bords politiques très divers : « *Quels types impressionnants ces spahis !* » se dit ainsi Pierre Debrest, un homme de droite (V, p. 741).

Le narrateur s'attache d'abord à dépeindre l'épuisement des soldats arrivés à Poix-Terron après de nombreux combats de retardement et de harcèlement : « *ils ne sont depuis trois jours et trois nuits pour ainsi dire pas descendus de selle...* » (VIII, p. 776). Sur le mode de l'empathie lyrique, il s'adresse à eux, avant de passer à la description des combats : « *Dormez, dormez encore, spahis du colonel Marc !* » (VIII, p. 777). Enfin, il dramatise ce que le général Georges, dans son rapport du 14 mai à Gamelin, décrivait comme une « *contre attaque avec moyens sérieux* » (IX, p. 780). L'ironie tragique de cette expression ne cesse d'être mise en valeur par le rappel de l'absence de moyens de riposte des spahis, à qui on retire même leurs chevaux. Benedetti, le personnage qu'Aragon fait circuler sur les lieux de la bataille de la Meuse deux jours avant l'épisode de La Horgne, apprend ainsi que toutes les mines en avant de Sedan ont été ôtées, dix jours plus tôt, pour être graissées (Aragon a recueilli le témoignage oral d'un douanier en janvier 1951) et que les obstacles anti-chars en face de Sedan ont été détruits huit jours avant (I, p. 710) ! Il ne reste donc aux spahis du colonel Marc que leurs corps pour faire rempart à l'invasion de la 1^{ère} division blindée allemande. La charge et le corps à corps, sabres à la

1. Voir le site : <http://pagesperso-orange.fr/le.burnous/>.

main, avec les premiers soldats allemands rencontrés à Vendresse, « *de jeunes garçons, en manches de chemise, les bras nus, armés de mitraillettes, le couteau à la ceinture* » (p. 787), sont rendus avec force détails saisissants. Avec l'arrivée à La Horgne, Aragon opère un zoom sur deux secteurs clés : l'église et le cimetière, où les spahis prendront pied (XI, p. 801). Enfin, Pezet, puis Oustric blessés, le récit s'achemine vers la narration de l'ultime carnage : « *les assaillants [...] entrent sur les corps des marocains* » (XI, p. 812) ; les obus incendiaires tombent sur le village et le dévastent.

La grandeur de ces héros et leur sens de l'honneur sont continuellement mis en valeur : conformément à l'éthique des spahis, les blessés légers ne veulent pas être évacués (XI, p. 801). Le recours au mythe et à la poésie rehausse encore l'héroïsation ; ainsi du sauvetage d'Oustric par Mohamed Ould Larbi, un « *géant de bronze pâle* », qui le prend « *dans ses bras comme un enfant* » et « *franchit le feu comme une salamandre.* » (X, 816).

Avec cet épisode de La Horgne, Aragon accorde donc une place non négligeable aux soldats africains dans son roman militaire : souci de réalisme certes, mais surtout expression d'une reconnaissance pour ces hommes tombés au combat, à un moment où la France était singulièrement oublieuse de ce qu'elle leur devait. Le soldat africain s'inscrit donc dans un espace qu'on pourrait appeler commémoratif.

« *Cantique aux morts de couleur* », 1949

Un autre exemple, poétique et militant, de cet espace textuel commémoratif nous est fourni par le poème « *Cantique aux morts de couleur* » qui paraît dans *Les Lettres françaises* n° 267 (7 juillet 1949) puis sera recueilli dans *Mes Caravanes* (Seghers, 1954). Ce poème d'hommage aux soldats indigènes morts lors de la Première Guerre mondiale fut composé dans des circonstances bien précises : le *mouvement de la paix*¹, mouvement international communiste, dont Aragon était devenu un des principaux animateurs en France. Il présidait l'Union Nationale des Intellectuels, qui se voulait une force de rassemblement des intellectuels progressistes et qui mit en place l'opération des *Caravanes de la paix*. Ces « *caravanes* » étaient des cortèges qui se rendirent, en juin et juillet 1949, sur de hauts lieux de la mémoire des deux guerres mondiales, au départ de Marseille, en passant par Oradour sur Glane, Vimy, Arras... Elles donnèrent lieu à des cérémonies de masses (30 000 personnes à Ouradour si l'on en croit *Les Lettres françaises*) et furent l'objet d'articles nombreux dans la presse communiste ainsi que de grands reportages photographiques de Willy Ronis publiés en dernière page des *Lettres françaises* : une

1. Voir Olivier La Cour Grandmaison, « Le mouvement de la paix pendant la guerre froide » dans *Communisme* n° 18-19, 1988.

des photos les plus connues montrent Aragon brandissant devant la foule réunie à Ouradour sur Glane un livre représentant le portrait d'un enfant dessiné par Picasso¹.

Le 29 juin 1949, Aragon participe à une double cérémonie d'hommage aux soldats de la Première Guerre mondiale et aux fusillés de la Seconde. Le premier hommage a lieu sur le plateau de Lorette, près d'Arras où 140 000 soldats métropolitains et "coloniaux" sont enterrés ; le second au pied de la citadelle d'Arras où un Mémorial rappelle que les Allemands fusillèrent 225 résistants, essentiellement des FTP et des communistes, entre 1940 et 1944.

Traités sur un mode poétique, les thèmes abordés dans « Cantique aux morts de couleur » rappellent très clairement *Les Communistes*. Aragon, comme Oustric, s'interroge sur l'extériorité des soldats africains au conflit franco-allemand et sur le degré de compréhension qu'ils pouvaient en avoir.

*Que saviez-vous des querelles
Que réglaient en miaulant
Les fusants et les shrapnells
Ces inventions de blancs*

La métaphore – peu heureuse – de la brique tombée du toit exprime la violence de l'immersion des Africains dans les combats.

*Vous êtes comme une brique
Par grand vent tombée du toit
Vous qui cherchiez votre Afrique
Dans le soleil de l'Artois*

Le poème revêt le sens d'un hommage rendu à des morts dont les sépultures, sur lesquelles personne ne vient jamais se recueillir, sont abandonnées.

*Hommes noirs tombés en Flandres
Dans la neige de chez nous
Qui pour parler à vos cendres
Se met jamais à genoux*

Il insiste sur l'égalité des blancs et des noirs accomplie dans la mort, la « terre » donnant à tous « la couleur des ossements ». Il rappelle enfin le sacrifice de ces hommes qui ne fut pas tout à fait vain car ils ont « payé pour ceux qui restèrent / L'avenir éblouissant » : les soldats sont morts pour qu'aujourd'hui, leurs « fils », c'est-à-dire les hommes d'aujourd'hui (et pas

1. Il s'agit du livre d'or offert par l'Union nationale des Intellectuels.

seulement leur descendance africaine), en particulier les militants communistes bien sûr, puissent transformer l'enfer en paradis « *pour tous indistinctement* ».

La dimension militante apparaît clairement dans l'image de la rencontre des deux cortèges lors de la cérémonie (les mineurs « *couleurs de la mine* » et les hommes noirs « *couleurs des nuits* » venus se recueillir dans la nécropole), dans l'évocation de la « *nouvelle aurore* », dans l'appel à l'union fraternelle des noirs et des blancs, et dans le messianisme du « *tambour des lendemains* » qui annonce un « *ciel [...] fait de l'humanité* »...

Ce poème de circonstances est clairement à contenu et à visée politiques : sa forme, heptasyllabique, prolonge les inventions de la période de la guerre ; Aragon joue du contraste (blanc/noir) et réactive l'isotopie religieuse au profit de la célébration de l'action militante et commémorative (« *Et nous sommes les Rois Mages / De l'aurore que voici* »). Dans le poème de 1949, les hommes noirs et les gueules noires sont fondus dans un creuset collectif d'où naîtra l'homme nouveau, le communiste.

Quelques années plus tard, un poème publié dans la section intitulée « La Guerre et ce qui s'en suivit » du *Roman inachevé* en 1956, « Dominos d'ossements que les jardiniers trient », rendra une nouvelle visite au « *Cimetière en plein ciel* » de Lorette, à Arras. Si le thème est le même, le ton est tout autre : « *l'oubli* », « *les sables* » et le silence recouvrent cette « *Lorette que l'odeur d'Afrique gorge et saoule* ». Le tombeau devient mélancolique ; il est dressé aussi bien pour l'« *oncle d'Angleterre* » enterré à cet endroit¹, que pour les Sénégalais et les Marocains, enroulés dans « *l'oubli comme un burnous* », ce qui lui confère une tonalité affective particulière.

Cet émouvant poème de 1956 permet de mettre en évidence le caractère plus militant, et poétiquement moins accompli, du « *Cantique aux morts de couleur* » de 1949.

La Seconde Guerre mondiale, vue par des poètes africains

Une enquête du côté des Africains présents dans le Pas-de-Calais en 1949 nous permettra de mettre en perspective la mythographie sous-jacente au poème d'Aragon. Les cérémonies de Lorette et d'Arras du 29 juin réunirent en effet aussi bien des représentants de la fédération des mineurs, des délégués de la Réunion et de Madagascar, que des intellectuels et hommes politiques africains : plusieurs deviendront des acteurs de premier plan des indépendances africaines. Six photographies de grand format de Willy Ronis accompagnaient la publication du poème d'Aragon dans *Les Lettres françaises*. C'est d'ailleurs une des rares fois où *Les Lettres françaises* de ces années-là publient des pho-

1. Le mari de sa tante maternelle, Madeleine, qui était britannique, mort pendant la Première Guerre.

tos d'hommes noirs qui ne soient pas des artistes de jazz (*cf* articles de Claude Roy). On y voit des députés des pays de l'Union française, tous membres du RDA, le Rassemblement Démocratique Africain (fédération de partis politiques de divers pays fondé en octobre 1946, organisation alors apparentée au PCF) : Hamani Diori (né en 1916, alors député du Niger à l'Assemblée nationale française et qui sera le premier président du Niger), Mamadou Konaté (né en 1897, député du Soudan à l'Assemblée nationale), et Gabriel d'Arboussier, né en 1908, qui fut député du Gabon, un des fondateurs du Rassemblement démocratique africain (RDA) avec Houphouët-Boigny, et qui était au moment de la photo, vice-président du Mouvement mondial des partisans de la paix. Quant à Fodéba Keïta (1921-1969), photographié en train de dire un poème, ce dramaturge, compositeur de jazz et romancier proche de Sékou Touré, deviendra ministre de la sécurité et de la défense de la Guinée avant de périr assassiné en 1969 au camp Boiro, de sinistre mémoire ¹, qu'il avait contribué à édifier.

Plusieurs d'entre eux participent, au même moment, à un dossier consacré à *L'Afrique noire* qu'*Europe* publie en juillet 1949. Fodéba Keïta y publie un long poème dramatique « La légende de Toubab Bailleux » ; Gabriel d'Arboussier un article sur « Les problèmes de la culture ». Une rubrique « Florilège africain » donne à lire des textes poétiques de Louis Mody, de Bernard B. Dadié, Jean Malonga, Dia Tidiane, Bâ Thierno, Charles Traore Leroux, Ray Autra, Mourou Ben Daouda.

Un poème du guinéen Ray Autra ², « Effort de guerre », entre directement en résonance avec le poème d'Aragon mais en y apportant des éléments de revendication propres aux Africains. Jean Marcenac en cite quelques vers dans l'article qui rend compte des cérémonies et des rencontres à Lorette et à Arras (*Les Lettres françaises* n° 266, 30 juin 1949). Le poème de Ray Autra dresse un bilan des sacrifices humains imposés aux Africains durant la Seconde Guerre mondiale. *L'effort de guerre* est le fait des jeunes gens enrôlés aux armées pour combattre en France, mais aussi du paysan, de la jeune fille ou du jeune garçon restés en Afrique, et qui ont dû produire cotonnade, riz ou palmiste. Il se termine sur le rappel que « toute l'Afrique / A participé / Efficacement » à la victoire ³, et surtout constate amèrement que les promesses, « trois ans » plus tard, n'ont pas été tenues.

TROIS ANS ont passé
Vous aviez promis
A la fiancée qu'au retour de son fiancé
Il serait traité en homme

1. Il s'agit du camp de concentration des prisonniers politiques du régime de Sékou Touré.

2. De son véritable nom Mamadou Traoré "Ray Autra", Ray Autra est mort au camp Boiro en Guinée.

3. Charles-Robert Ageron, *La Décolonisation française*, Armand Colin, coll. « Cursus », 1994, p. 140-143 et *Histoire de la France coloniale, op. cit.*, 1991, p. 186 et sq.

*Au père que son fils aux armées et lui-même
 Auraient largement droit de cité
 Que tant de sacrifices ne resteraient pas vains
 Où est l'égalité
 Où sont les libertés
 Notre part de ces libertés
 Grâce à nous retrouvées*

Ce poème souligne donc l'ingratitude de la France et l'insuffisance de la représentation démocratique des Africains dans les institutions de la IV^e République.

Quant au poème, lu par Fodéba Keïta à Arras, il retraçait, nous dit *Les Lettres françaises* « l'histoire d'un noir de retour de la guerre qui a été tué au cours des massacres de Thakoy [sic] » (*Les Lettres françaises*). Il eu vraisemblablement un caractère revendicatif très affirmé aussi. Le massacre de Thiaroye, véritable traumatisme pour les Africains, resta longtemps ignoré en France : la coquille dans la légende de la photo de Willy Ronis (« Thakoy ») est symptomatique de cette ignorance cinq ans après les faits. *Les Lettres françaises* ne fournissent pas les éléments de compréhension du contexte qui auraient permis aux lecteurs de mieux percevoir les positions africaines ; ainsi rien n'est dit de l'immense effort de production, de la violence de la mobilisation de l'Afrique noire, encore moins de l'excès des prélèvements fiscaux, qui ont effectivement contribué à la victoire de la France en 1945, en somme rien de la manière dont ses colonies ont « sauvé » la France¹.

S'il n'est pas anodin qu'Aragon – qui se projette dans une figure de grand poète national –, célèbre les morts de couleurs oubliés par la France, s'il est certain que le long article des *Lettres* du 7 juillet 1949 et le grand reportage photo visible en 4^e de couverture célébrant la rencontre avec des Africains sur les terres des grandes batailles des Première et Seconde guerres mondiales, participent d'une forme de reconnaissance de leur implication dans la Libération du pays, il convient de constater que cette célébration ne va pas jusqu'à la reconnaissance du rôle déterminant des colonies dans la victoire. La célébration du soldat africain mort pour la France reste avant tout un prétexte à un appel à la fraternisation communiste au delà de la couleur de peau.



1. On s'appuie ici sur les analyses de Charles-Robert Ageron, dans Catherine Coquery-Vidrovitch et Charles-Robert Ageron, *op. cit.*.

Aragon n'en a pas fait un thème majeur de son œuvre, mais il n'a pas été indifférent aux questions raciale, coloniale, ni au monde afro-américain ou nord-africain. Il faudrait aller plus loin dans l'investigation ; plusieurs questions restent en suspens. La rencontre avec ces intellectuels et hommes politiques africains de 1949 fut-elle suivie d'autres manifestations du même type ? Cette reconnaissance du sacrifice des soldats africains peut-elle être considérée comme la première étape d'un soutien d'Aragon (des *Lettres françaises* notamment ?) à l'émancipation des peuples colonisés, des peuples du « Sud » comme on l'écrit aujourd'hui, par le biais d'un soutien aux vains¹ ?

En juin 1949, au moment où il écrit *Les Communistes*, hommage et tombeau pour les soldats africains qui ont combattu pendant la Deuxième guerre mondiale, Aragon – pas plus que le PCF – n'est vraiment en mesure de comprendre les revendications et les aspirations des Africains dont il a alors rencontré une élite politique et intellectuelle. Il apporte toutefois sa pierre à un édifice commémoratif en rappelant la valeur et la bravoure des soldats africains. Cette prise de position nous semble totalement sincère, car elle est fondée sur l'expérience fondamentale pour Aragon de la fraternité d'armes. Elle a également une valeur politique, à une période où, depuis le tournant politique des années 1946-1948 face à la question coloniale, c'est-à-dire depuis son entrée en Guerre froide, le PCF s'engage dans une dénonciation globale du colonialisme considéré comme une forme de l'impérialisme, lui-même envisagé comme le « *stade suprême du capitalisme*² ». Les Africains sont amenés à devenir une composante du prolétariat mondial, tandis que le soutien aux indépendances sera présenté comme l'instrument d'une lutte contre la « troisième guerre mondiale » dont la préparation est fomentée bien sûr par les Américains.

Le point de vue des intellectuels africains fournit un contrepoint éclairant au poème d'Aragon ; il révèle un écart notable entre la perception que l'écrivain (et sans doute l'ensemble des communistes) a de leurs situations et leurs revendications propres. Ils ne se satisfont pas de la célébration de l'unité prolétarienne, mais réclament clairement que le sacrifice des soldats africains lors de la Deuxième guerre mondiale soit enfin reconnu par la France, et cela de manière officielle. Sans aller jusqu'à se préoccuper de cette revendication, Aragon a rendu hommage, dans une certaine mesure en lieu et place de représentants plus autorisés de l'État français, au courage et la vaillance des soldats africains.

1. Voir l'intervention de Romuald Fonkoua sur « Aragon et les écrivains du Sud » au colloque organisé par l'ÉRITA et l'ITEM, « Aragon et *Les Lettres françaises* » du 10-11 juin 2011.

2. Charles-Robert Ageron, *La Décolonisation française*, op. cit., p. 111.